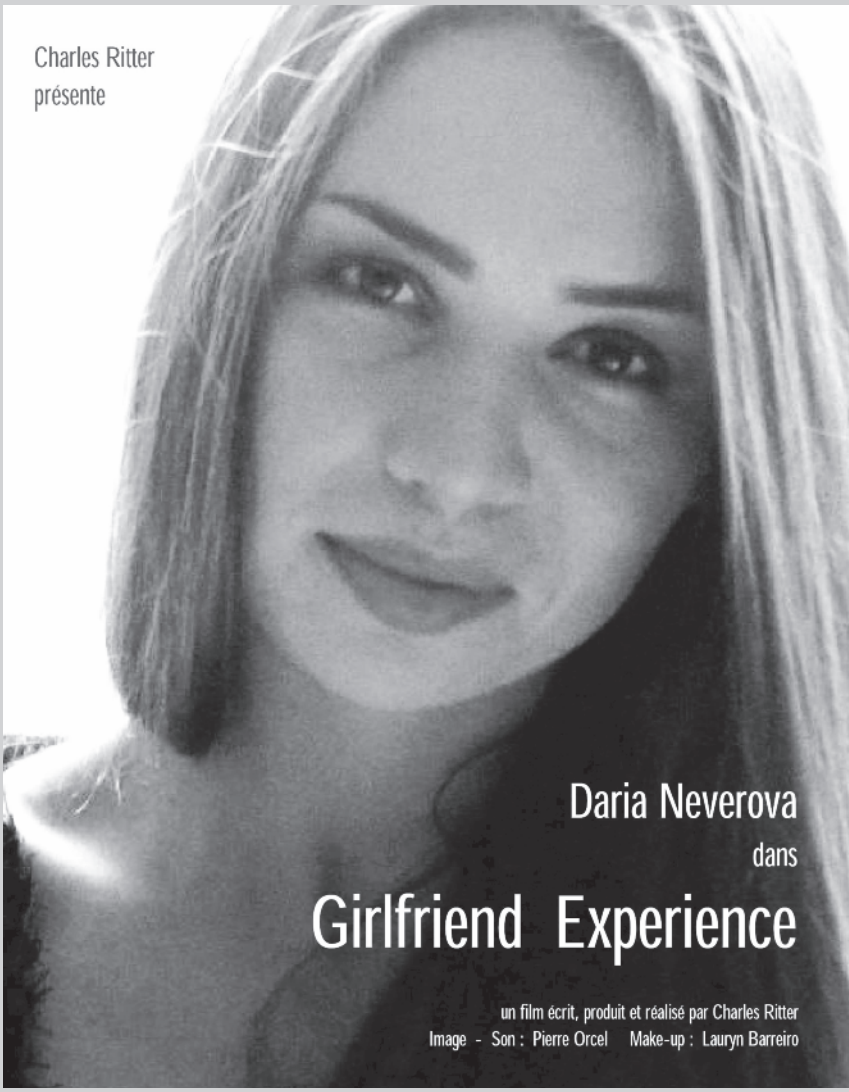
ISSN 24-29-361X

L'ECRAN

DE LA FFCV



Charles Ritter, cinéma expériences.

Rendre le cinéma et le documentaire accessibles à toutes et tous

ÉTÉ 2018 – SUPPLÉMENT HORS SÉRIE Trimestriel #122
FEDERATION FRANCAISE DE CINEMA ET VIDEO

Charles Ritter : *Cinéma Experiences*

Ce n'est pas tant par son palmarès que Charles Ritter se distingue parmi les adhérents de la FFCV (27 sélections nationales, cinq à l'UNICA dont une médaille d'or), que par ses expériences formelles et ses thématiques engagées qui font de lui un auteur qui compte dans le cinéma autofinancé.

Cinéaste iconoclaste et cinéphile enthousiaste, adhérent à la FFCV depuis quarante ans, il dit difficilement se reconnaître dans les étiquettes amateur ou professionnel de cet entre-deux, dit-il, de l'autoproduction. Avec de très modestes moyens, cet autodidacte poursuit, année après année, une œuvre à la fois exigeante et affranchie des conventions.

L'Ecran ►►

Vos deux films présentés au festival Ciné en Courts à Soulac en 2017 ont été très remarqués. Chacun d'eux propose un dispositif de mise en scène original, tout en abordant de façon assez frontale la sexualité. Est-ce une thématique nouvelle, dans laquelle vous pensez davantage expérimenter, voire provoquer ?

Charles Ritter ►►

C'est un hasard si ces deux films ont pu se faire la même année. C'est en me documentant sur la vie des escort-girls (pour *Girlfriend Experience*) que j'ai pu rencontrer sur un site un couple intéressé par *Les bienheureux*, projet que j'avais en tête depuis plusieurs années. Cela dit, j'ai déjà plusieurs fois abordé frontalement, comme vous dites, la sexualité. Il y a le couple nu sur fond blanc de

La volonté de Dieu, la prostituée martyre de *Kaleïdoscope*, ou l'adolescente qui perd sa virginité dans *Un jour mon Prince viendra*. Sans compter d'anciens super 8, ou encore *Le chant de la Terre (Amen)*, collage vidéo où des visages féminins extraits de films X entrent en résonance avec un chant grégorien. La représentation du sexe à l'écran est pour moi un sujet passionnant. Il suffit de voir ce que peuvent en faire Gaspar Noé, Catherine Breillat, Lars von Trier, Larry Clark et j'en passe.
Je ne vois pas ce que vous voulez dire par "provoquer". L'art, ce n'est pas de la décoration, ni du divertissement. Le divertissement, ça m'emm... Et les exercices de style, aussi brillants soient-ils, expriment un savoir faire, pas forcément un univers d'auteur. Ce que je recherche dans un film, une peinture, une musique, c'est d'être étonné, émerveillé, secoué par une vraie proposition, un regard singulier qui ouvre des nouvelles perspectives. Donc si moi-même je secoue, étonne, "provoque" comme vous dites, oui, ça me va très bien. De toute façon, je poursuis ma voie, je ne calcule pas. J'allais dire : "je ne fais pas exprès". Nietzsche disait "Les pensées viennent quand *elles* veulent, pas quand *je* veux".

Daria Neverova, dans ***Girlfriend Experience***

L'Ecran ►►

Comment vous est venue l'idée des dispositifs, très singuliers, de *Girlfriend Experience* et de *Les bienheureux* ?

Charles Ritter ►►

Ces deux films proposent pourtant des dispositifs moins radicaux que *Résultats d'exploitations* ou *Dans le corps, du texte*, par exemple. Cela dit, oui, ce qui me motive à faire un film, c'est l'idée d'un dispositif, d'un parti pris de mise en scène. Le choix de la forme a pour moi autant, voire davantage d'importance que le contenu. Ne pas disposer de gros moyens stimule l'imagination : cela permet de travailler le hors champ, les ellipses, les dispositifs épurés que j'affectionne. Pour *Les bienheureux*, le défi de départ était de filmer exclusivement des scènes d'amour très explicites, mais en faisant l'inverse du porno : parties sexuelles invisibles, image en noir-et-blanc, dialogues et dramaturgie ancrés dans le quotidien. L'idée que ces scènes illustrent, par "l'épreuve du lit", l'évolution d'un couple, est venue dans un second temps. Tout comme la langue espagnole, Mario et Flavia étant Argentins ; et, au moment du montage seulement, l'idée du flamenco qui ponctue les séquences.

Ne pas disposer de gros moyens stimule l'imagination : cela permet de travailler le hors champ, les ellipses, les dispositifs épurés que j'affectionne.

L'Ecran ►►

Cela devait être quand même un tournage un peu particulier…

Flavia Chemes et Mario Soria Ferullo, ***Les bienheureux***

Charles Ritter ►►

Ça s'est fait rapidement et très simplement, alors que c'était très casse-gueule à lire sur le papier. J'avais pensé que, les visages étant toujours off, et avec pas mal de texte, le projet pouvait intéresser des comédiens. J'ai vite compris qu'il me fallait orienter différemment mes recherches. Flavia et Mario font de l'escorting pour le fun de temps en temps, séparément ou à deux. Quelques jours après leur réponse favorable par Internet, je les ai rencontrés et ils m'ont dit : ça nous amuse beaucoup de faire ça, mais on quitte Paris dans dix jours. Or, aucun des deux n'est comédien, et il fallait traduire tous mes dialogues en espagnol. Mais ils étaient tous les deux très sympas, le courant est très bien passé dès le début. Flavia, qui parle mieux le français que moi l'espagnol, s'est elle-même proposée pour la traduction des dialogues. Avec Mario, je ne parlais qu'en anglais. Je suis revenu les voir avec mon assistant Pierre Orcel quelques jours après pour valider la traduction et préparer le tournage. Ils m'ont dit qu'il n'y aurait pas de problème pour apprendre leur texte. Je leur ai fait confiance, ils avaient l'air sûr d'eux. Et le jour du tournage, ils ne connaissaient pas leur texte. Chacun a lu ses répliques sur son smartphone durant les prises, en le planquant de façon parfois acrobatique !

L'Ecran ►►

Simulation ou pas ?

Charles Ritter ►►

En tout cas pour la fellation je ne crois pas, mais j'étais mal placé, puisque je cadrais la nuque de Flavia. Pierre qui perchait au milieu pourra vous le dire ! Je n'ai pas donné de consigne particulière à ce sujet, mais tout le monde a été parfaitement à l'aise, spontanément et dans la bonne humeur.

J'étais en tout cas plus à l'aise que pour certaines scènes de *La volonté de Dieu*, à cause du temps très limité de la disposition du studio : mon producteur [(1)] ne l'avait loué que pour cinq heures, j'en étais très contrarié. La dernière heure avait été assez bâclée, j'avais l'impression de faire du Marc Dorcel. Mais là aussi, j'avais travaillé avec des acteurs patients, à l'écoute, adorables, impliqués.

A noter qu'à cause des 30 minutes maximum cumulées allouées par auteur aux concours fédé, j'ai dû couper une des cinq scènes des *Bienheureux*, et une petite minute à *Girlfriend Experience*.

Djanis Mitchell et Katya Kondratova, dans ***La volonté de Dieu*** (2009)

L'Ecran ►►

Et au sujet de la mise en scène de *Girlfriend Experience* ?

Charles Ritter ►►

C'est un classique found footage ("métrage trouvé"), c'est-à-dire un "faux document authentique", où le cadreur est un personnage qui fait partie intégrante de l'action. C'est un dispositif surtout prisé dans les films d'horreur (*Le projet Blair Witch, Paranormal Activity, Rec., The visit, The bay*), et je trouve dommage que ça se limite essentiellement à ce genre. J'ai donc utilisé ce dispositif pour ce faux portrait d'une escort-girl, comme je l'avais déjà fait pour *Scène de famille*, où je/mon personnage filme un repas de famille qui tourne mal, un peu comme le *Festen* de Vinterberg. Pour trouver ma comédienne de "*GFE*", j'ai passé une annonce à la Maison du film et dans Cinéastes.org, mes canaux habituels. Entre la candidature de Daria et les autres, il n'y avait pas photo ! Là aussi, tout a été très vite : une rencontre dans un café, une répétition, et le tournage deux jours après. La répétition avait pourtant été désastreuse : mon texte initial laissait trop de place à l'improvisation. Daria s'en sortait bien, mais j'étais complètement perdu, dans l'impossibilité de cadrer et de me rappeler au moins les phrases clé de mon texte en même temps. Finalement, j'ai écrit une version très précise de mon texte que j'ai lu, au mot près, tout en filmant, le jour du tournage. J'avais mon texte dans une main et la caméra dans l'autre. Ça n'a pas dérangé Daria, à qui j'avais donné un texte un peu moins écrit mais qui se calait sur le mien, ce qui me mettait beaucoup plus à l'aise, surtout que je passais constamment du français à l'anglais.

Je ne vois pas ce que vous voulez dire par "provoquer".

L'art, ce n'est pas de la décoration, ni du divertissement.

Le divertissement, ça m'emm...

L'Ecran ►►

Lors des premières projections, on vous a opposé des arguments comme : "c'est un point de vue de mec, un déni de la condition de la prostitution, les intentions du réalisateur/acteur sont ambigües", etc. Quelle a été votre réaction ?

Charles Ritter ►►

Ce qui est frustrant, c'est que le film est parfois apprécié avec des mauvais arguments (la grivoiserie, par exemple), alors qu'il est rejeté par des personnes qui devraient comprendre mais qui ont des a priori ou des cadenas plein leur tête. Certains parlent du personnage comme étant une "pauvre fille perdue", alors que pour moi c'est une femme libre, indépendante, forte, qui gère bien son affaire comme son corps. Tout comme la femme des *Bienheureux* : c'est elle qui prend des initiatives, qui dit ce qu'elle désire ou pas, quitte à se retrouver seule à la fin. Ce que je trouve profondément aliénant pour une femme, c'est le syndrome *Pretty Woman*, où l'escort-girl tombe dans les bras du beau gosse millionnaire qui vient la chercher en limousine, seul happy-end possible de la "bien-pensance" pour une "femme perdue" à l'écran.
Je viens de lire *King Kong théorie*, l'essai de Virginie Despentes : ça, c'est du féminisme, avec une vraie dimension politique. C'est du vécu qui décoiffe, un peu comme Christine Angot ou Annie Ernaux en plus soft. C'est vraiment "Le deuxième sexe *reloaded*" !

Les bienheureux s'expriment en espagnol

L'Ecran ►►

Justement, à propos de "vécu féminin qui décoiffe" comme vous dites, il y a cette scène où le client dit à Aliona : "Je trouve fascinant, les femmes comme toi. Tu pourrais écrire un livre sur les hommes". C'est le personnage qui parle, ou bien vous le réalisateur ?

Charles Ritter ►►

Les deux bien sûr, comme tout ce que je/le client dit sur les films de François Ozon ou sur *Titanic*, par exemple. Les hommes qui n'acceptent pas le vécu d'une femme, ce sont ceux qui les violentent ou les enferment, non ? En tout cas, je trouve ça plutôt intéressant, cette frontière

narrative qui se brouille. Il y a mieux : après la scène où la jeune femme essaie plusieurs vêtements différents (un plan en une seule prise que j'ai découpé en jump-cuts), Daria se tourne vers moi et me dit : "ça te va?". Ce "ça te va?" qui n'est pas dans le texte vient de qui et s'adresse à qui, au juste ? Est-ce le personnage qui parle au client qui filme ? Ou est-ce la comédienne au metteur en scène du "vrai film" (c.à.d. moi) ? Cet instant me semble dégager d'autant plus de tendresse et de complicité qu'il est spontanément amené par Daria.
Cela dit, on reste loin des audaces de l'autofiction qu'on trouve dans la littérature, où certains auteurs racontent dans le détail leur vie amoureuse en citant des personnes bien réelles. Je suis resté à la fois stupéfait et admiratif de livres comme *Rendez-vous* de Christine Angot, *Une histoire russe* d'Emmanuel Carrère, et *Rien ne s'oppose à la nuit* de Delphine de Vigan.

L'Ecran ►►

Pour en revenir à votre film, il y a d'intéressantes mises en abyme, comme lorsque vous/le client filmez la jeune femme commençant à s'amuser de ce jeu d'apprivoisement, et qu'on vous entend dire : "Ce que je pourrais faire, c'est monter ces images sur une musique mélancolique genre Erik Satie". Et vous enchaînez sur une séquence précisément avec cette musique. Ce dispositif de mise en abyme est peu usité par les réalisateurs de la FFCV...

Charles Ritter ►►

Oui, certainement. Mais bon, tout a déjà été fait dans le cinéma, je crois. Je me suis souvenu après coup qu'il y avait des choses comme ça dans *The visit*, de Night Shyamalan, selon moi un des meilleurs found footage. Après le carnage des échappés d'asile que la petite fille avait pris pour ses grands-parents, elle filme en courant (plan subjectif) la police enfin arriver, et on l'entend faire des commentaires sur la façon dont elle va monter et sonoriser tout ce qu'elle filme à l'instant même... et qu'on constate en direct ! Ça, c'est du très très bon found footage !

Se forcer à raccourcir, c'est un excellent exercice de montage. On regrette toujours de ne pas avoir coupé. On ne regrette jamais d'avoir coupé.

L'Ecran ►►

François Ozon, James Cameron, found footage : il est vrai que votre film est très référencé. Vous évoquez également Gustave Courbet et Joyce Mansour...

Charles Ritter ►►

La petite poésie de Joyce Mansour que je fais lire à Daria me bouleverse, oui, j'avoue, j'en pleure. Joyce Mansour est la seule poétesse française liée au surréalisme. Ça fait depuis

longtemps que je voulais caser cette poésie quelque part dans un film. Et là, à ce moment précis du film, c'était vraiment idéal. Je pensais être réellement ému au moment où, après sa lecture, Daria/Aliona me dit "oh ! mais tu pleures ?" en me prenant la caméra des mains et la retourne vers moi, mais je ne suis pas un acteur, c'était très mauvais. Daria, Pierre et Lauryn (la maquilleuse) se sont bien fichu de moi *(rires)*, quand je leur ai montré mon plan B pour pleurer : des oignons. Lauryn m'a mis un peu de glycérine au coin des yeux, et c'était (à peu près) joué. Mais c'était un plan très difficile, qui incluait la caméra qui change de mains. J'avais conscience de l'importance de ce plan, j'étais vraiment flippé. Daria est restée incroyablement à l'aise et disponible et, avec Pierre, ils m'ont bien "dirigé" sur ce coup. Mais je ne sais pas si c'est vraiment réussi et si on mesure l'importance de ce "retournement de regard" dans le film.
Concernant le clin d'œil à *L'origine du monde* de Courbet, c'est finalement très anecdotique. D'ailleurs, j'ai supprimé cette scène pour ma version courte, qui me permet de proposer le film pour les festivals de films de moins de 15 minutes.

La nuit des temps (2003) : pour une fois, un déploiement matériel important

L'Ecran ►►

Faites-vous plusieurs versions de vos films ?

Charles Ritter ►►

Oui, rien n'est gravé dans le marbre. Se forcer à raccourcir, c'est même un excellent exercice de montage. J'ai bien dû tailler dans "*GFE*" et "*BNH*" pour les versions FFCV. La version de *La nuit des temps* qui a obtenu le Grand Prix du président de la République en 2004 faisait 27 minutes. J'en ai fait une version de 20 minutes pour pouvoir le proposer plus largement. Je me suis beaucoup amusé avec : c'est finalement une version de 25 minutes qui me semble être la meilleure. On ne coupe jamais assez, en fait, surtout chez les amateurs. On regrette toujours de ne pas avoir coupé, mais on ne regrette jamais d'avoir coupé. Le montage est le poste que je préfère, avec le cadrage. Pour le reste, la lumière, le son, la régie, etc., je suis assez nul.

L'Ecran ►►

Vous tournez avec quelle caméra ?

Charles Ritter ►►

Je ne sais pas. C'est important ? *(rires)* Non je déconne. Encore que... Bon attendez, je regarde... une Sony HDR-CX740, bon, voilà. Un milieu de gamme HD assez quelconque, je crois, achetée 1200 euros en 2012. J'ai dû emprunter celle de Pierre Orcel pour un film, je ne sais plus lequel, parce qu'elle a un branchement XLR que je n'ai pas sur la mienne. Mais maintenant, Pierre prend pour chaque film le son avec un magnétophone numérique type Zoom. Je ne suis pas tellement fétichiste du matos, je n'y comprends pas grand chose, je préfère bien m'entourer. Je dis parfois : "Donne une caméra pourrie à Scorcese, il te fera un film génial, donne une Red 4K machin-truc à mon beau-frère, ça restera de la daube". C'est pour ça que j'étais longtemps fan du Dogme 95 de Lars von Trier. On se réfugie toujours trop derrière la technique, et on néglige la mise en scène et les comédiens, surtout chez les amateurs.

Dans le métro, tournage en DV de ***Je voudrais pas crever...*** (2008)

L'Ecran ►►

Pour les questions techniques, vous vous appuyez beaucoup sur Pierre Orcel, également adhérent de la FFCV, avec qui vous travaillez depuis longtemps....

Charles Ritter ►►

Oui, il est mon premier assistant et technicien à tout faire depuis plus de quinze ans maintenant. Il connaît bien les contraintes de mes tournages souvent à l'arrache. Quand nous avons tourné discrètement tous mes films en appart'hôtel (*GFE*, *BNH*, *Kaleïdoscope*, les intérieurs de *Un jour mon Prince viendra*), je lui ai dit que tout devait rentrer dans un sac de voyage. Sur place, Pierre règle les lumières, je prépare les plans avec les comédiens au maquillage. Ensuite, on tourne : je cadre et dirige, et Pierre prend le son. C'est réactif et efficace, le résultat me paraît satisfaisant, en tout cas par rapport aux budgets zéro de mes films. Mais ça nécessite une solide préparation en amont : technique, logistique, et travail avec les comédiens. Avec Pierre, on est très complémentaires et on a pris le pli. Les quatre films que j'ai cités ont été tournés en une après-midi, avec un restau sympa le soir pour arroser ça. Pierre, c'est aussi le garde-fou technique qui parfois me dit "Non Charles, là tu déconnes, ça va être pourri si on fait ça comme ça", et qui me propose une solution.

Pour les extérieurs, les tournages se font en mode "guérilla" également : dans le métro, dans une gare, dans une ruine fermée au public, par exemple. S'il faut attendre des autorisations ou de l'argent, on ne fait jamais rien. Il y a tellement de choses à exprimer en mode zéro budget. Pour *Le Milord sous les ponts*, on avait une scène compliquée à tourner devant la tombe d'Edith Piaf au Père Lachaise, avec un comédien amateur de 90 ans qui avait pas mal de texte et qui devait s'écrouler sur la tombe. C'est dingue le nombre de groupes de touristes qui défilent devant cette tombe. On tournait rapidement un ou deux plans, on se dispersait quand on risquait d'être repérés, et on revenait une minute après.

Concernant le montage, là aussi, on me charrie volontiers. Je reste fidèle au logiciel Magix, que je trouve très simple, intuitif, avec des fonctionnalités intéressantes si on fouille un peu. Si le projet est plus complexe, je vais voir les After Effects ou Adobe des copains.

L'Ecran ►►

Vous payez les comédiens ?

Charles Ritter ►►

Avez-vous remarqué que c'est la première question que posent toujours les amateurs, avec la variante "sont-ils des professionnels" ? En fait, tout cela ne veut pas dire grand chose. Dans l'autoproduction, on ne peut pas produire de fiche de paie, c'est sûr. Par contre, prendre tous les frais à sa charge et ne pas être radin sur l'intendance, c'est le strict minimum, et pour toute l'équipe. Personnellement, j'y vais souvent un peu de ma poche, un peu par respect pour leur travail et leur disponibilité. La motivation d'un comédien dépend de l'intérêt pour un scénario ou pour un rôle qui pourra le valoriser, de la crédibilité du réalisateur et du sérieux de la pré-production. C'est surtout une question de confiance. Mon site avec mes films en ligne rassure les intermittents du spectacle, ou ceux qui peuvent se permettre certaines exigences, c'est sûr.

S'il faut attendre des autorisations ou de l'argent, on ne fait jamais rien. Il y a tant de choses à exprimer en mode zéro budget.

L'Ecran ►►

Avez-vous vu le *Girlfriend Experience* de Steven Soderbergh ?

Charles Ritter ►►

Oui, seulement récemment, le DVD a des bonus intéressants. Il a tourné avec Sasha Grey, une vraie escort-girl (j'y ai pensé aussi ; ça aurait été troublant, une mise en abyme supplémentaire). Le film date de 2009, il est étrange, froid, difficile. Le montage est complexe, quasiment expérimental. Soderbergh en fait actuellement une série télé, dont il est le producteur mais pas le réalisateur. La saison 2 passe sur OCS je crois. Soderbergh est un de mes cinéastes préférés, sa filmo est incroyablement riche, audacieuse, cohérente. Il réussit aussi bien ses films "commerciaux" (les trois *Ocean's*) que des films plus sombres ou exigeants comme *Contagion*, que j'aime beaucoup. Il m'a bluffé avec son adaptation de *Solaris*, alors que de nombreux cinéphiles pensent comme moi que la version de Tarkovski est indépassable. Soderbergh avait obtenu la palme d'or à Cannes à 26 ans avec *Sexe, mensonges et vidéo*. Cela dit, pour moi, le maître, ça reste Ingmar Bergman.

L'Ecran ►►

Vous avez réalisé de nombreux films qui ont une vraie dimension politique. C'est une autre thématique qui vous tient à cœur ?

Charles Ritter ►►

Oui, je suis un révolté permanent ! Dans ce créneau-là, à part *Contrôle Sécu*, on trouvera dans ma filmo essentiellement des collages vidéo. J'aime beaucoup cet exercice de montage : recycler des images de JT, de pubs, de docs ou de films, y redonner du sens à ma façon, quasiment en format clip. C'est parfois véhément (*La haine reloaded, Miserere no future remix, Du côté de chez vous*), parfois plus contemplatif (*Autrefois les hommes*). Dans mon job très alimentaire chez Orange, je m'investis aussi : élu délégué du personnel, et membre du CHSCT de l'entité.

L'Ecran ►►

En termes de collages vidéo et de travail sur les dispositifs qui vous passionnent, vous osez pas mal de choses étonnantes. Je me souviens d'une boucle vidéo repiquée d'un film de Clint Eastwood (*Le second principe de la thermodynamique...*), un clip sur Bach en image format portrait (*La Passion PR3*), des volontaires qui comptent jusqu'à 1000 face caméra (*Comment faire du chiffre*), vous-mêmes en touriste à Chypre recyclant vos photos souvenir (*Chypre sans la caméra*), et même un film qui n'existe qu'en terme de concept (*La paresse*)...

Charles Ritter ►►

Oh, ça me fait penser à ce débat surréaliste à Bourges sur *Chypre sans la caméra* . J'ai halluciné, ce jour là. Toute la discussion a porté sur "ce n'est pas un film, c'est un diaporama" ! Rien n'a été dit sur le sujet, ni sur les intentions il me semble complètement inédites du choix de ce dispositif. J'ai mis également dans ce film des réflexions très personnelles. Mais seuls les esprits étriqués se sont une fois encore exprimés. Bref, un film assez méprisé, alors que ce *Chypre...* est sans doute plus personnel et intéressant que ma "fiction classique" *Un jour mon Prince viendra,* présentée aussi cette année là. Deux années auparavant, je présentais deux collages vidéos : *Autrefois, les hommes* et *Le second principe...* Même malentendu : tout le débat avait été phagocyté par des questions de droits d'utilisation musique et images. Rien sur les films eux-mêmes, j'étais sidéré.

Le second principe de la thermodynamique appliqué au mythe de l'éternel retour (2012), sélectionné à Tous Courts Aix-en-Provence. Pour Simone Dompeyre, directrice du festival international Traverse Vidéo, "*une référence absolue dans le collage footage*".

Certains, au sein de la FFCV, semblent découvrir avec trente années de retard toutes les possibilités du collage footage, du mash-up et de l'art vidéo qui recyclent massivement images et sons existants pour en faire des créations à part entière. Il existe des festivals uniquement consacrés à ce genre. On peut faire un parallèle avec le domaine musical contemporain, où certains DJ composent des musiques sans instrument, mais uniquement avec du matériau musical déjà existant qu'ils échantillonnent, déforment, mélangent. Je trouve ça passionnant.

L'Ecran ►►

Vous vous intéressez au documentaire ?

Charles Ritter ►►

Quand il propose un regard audacieux et singulier, bien sûr. J'en enregistre beaucoup à la télévision. Et puis je n'ai jamais vu autant de docus au cinéma que ces derniers mois : il y a le dernier Depardon (*12 jours*), mais aussi *Carré 35* (Eric Caravaca), *Braguino* (Clément Cogitore), et le sidérant *Sans adieu* (Christophe Agou). On ressort vraiment groggy de la projo de ces quatre "réalités" là, admirablement bien traitées, qui nous laissent des questions sur la condition humaine plein la tête. *Sans adieu,* chronique sur les derniers paysans du Forez, tourné avec une petite caméra DV, est mon coup de cœur de l'année 2017... avec *Blade Runner 2049* !

L'Ecran ►►

Vous êtes adhérent FFCV depuis 40 ans. Quel recul avez-vous, après toutes ces années ?

Charles Ritter ►►

Quand j'ai débarqué de ma province à Paris en 1978, après un concours réussi aux "PTT", j'étais un peu perdu. En adhérant rapidement au Photo-Ciné-Club des PTT de Paris, club affilié à la FFCV, j'y ai trouvé une première famille de cinéma. C'était la grande époque des tournages en super 8. J'ai appris sur le tas, progressé comme ça, dans ce réseau là, en parfait autodidacte. Je découvrais les festivals amateurs, les projections de courts-métrages pros, je suis devenu cinéphile aussi. J'ai été adhérent pendant quelques années au club de Saint-Lazare, au milieu des années 80, à la "grande époque" des Renaudot, Platt, Benoît, Pavelek, Sandré... C'était une vraie pépinière de talents, même Krawszyck et Madigan y ont réalisé leurs premiers courts-métrages. C'est là, entouré par des pros, que j'ai pu réaliser mon premier 16mm (*Veillée de Noël*), et obtenir ma première sélection au National FFCV.

Le réseau des clubs FFCV, avec sa centaine de clubs, ses concours régionaux, le festival national, toutes les formations et rencontres inter-clubs, c'est la plus grande école de cinéma pour tous. On y trouve aussi les seules opportunités possibles de diffusion en salle pour des amateurs modestes, qui ont très peu de chances de sélection dans les festivals plus exigeants. Certes, les connexions avec le réseau des professionnels sont quasi-inexistants, la population est vieillissante et globalement pas vraiment cinéphile, le regard sur les films manque parfois de pertinence, le budget est très limité : tout ceci est assez dissuasif

Caméra super 8 "blimpée" sur ***Le rendez-vous manqué*** (1981). Avec l'Uher, Daniel Poirier.

La table de montage Atlas du premier 16mm, ***Veillée de Noël*** (1983)

pour intégrer des nouveaux et jeunes cinéastes qui n'ont pas l'esprit "association". C'est pourtant dans ce réseau que j'ai rencontré plein de gens passionnants qui, malgré leur statut d' "amateur", n'en sont pas moins exigeants, ouverts, dynamiques, talentueux.
Cela dit, il y a eu des hauts et des bas avec la FFCV. En 1999, suite au palmarès d'un concours régional qui est apparu incompréhensible à pas mal d'auteurs, j'ai, avec quelques amis (notamment Philip Malca et Renaud Ducoing), organisé un "National des refusés". Une quinzaine d'auteurs avaient signé un manifeste que j'avais rédigé. Je suis revenu à la fédé en 2004, avec l'arrivée d'une nouvelle équipe fédérale.

Grue artisanale pour
La simplicité des choses (1993)

Je tiens à ajouter que je suis un des plus anciens adhérents de la Maison du Film, qui propose des services que je ne cesse de recommander aux adhérents FFCV : accompagnement dans l'écriture d'un scénario, recherche de comédiens et techniciens, appels à films, formations, projections mensuelles à la SACD et j'en passe. Je me souviens notamment d'une formation très instructive, "Jeu d'acteurs et caméra", animée par Alain Prioul sur quatre week-ends, dans un groupe composé de 5 réalisateurs et 10 comédien(ne)s. Cette formation existe toujours.
La MdF devrait constituer un lien privilégié du monde amateur de la FFCV avec celui des professionnels, mais il y a beaucoup de frilosité, voire du rejet de la part de certains adhérents de la FFCV, et c'est bien dommage. Les amateurs sont nombreux à se contenter de ce qu'ils font dans leur coin, et ne cherchent pas à progresser sous prétexte que "c'est un loisir". Ils en ont parfaitement le droit, mais ce sont ceux là qui rouspètent quand ils n'ont pas eu de prix au concours régional, sans prendre le risque de proposer leur film dans d'autres festivals ou de se frotter à une critique plus argumentée.

Tournage en Hi8 dans le métro
Miserere (1995)

Le bonheur (2005), avec Christine Sireyzol

L'Ecran ►►

Vous parlez des amateurs et des professionnels, mais au final vous ne semblez vous reconnaître nulle part...

Charles Ritter ►►

Oui c'est vrai, je me sens parfois un peu seul *(rires).* Je suis dans l'autoproduction - pire : dans l'auto-financement c'est-à-dire sans aucun apport extérieur, sans faire partie des réseaux professionnels où naviguent la plupart des auteurs autoproduits que je rencontre dans les festivals. Je dois dire que je regrette un peu de ne pas faire partie de ce monde. Il s'en est fallu de peu pour que

L'amour (2001), avec Marie-Béatrice Dardenne
Deux prix d'interprétation, et Médaille d'Or UNICA

mon scénario de long-métrage *Le sourire des étoiles* soit produit, vers 1994. Si je n'avais pas été fonctionnaire aux Télécoms, je me serais sans doute un peu plus remué toutes ces années. Bon, c'est comme ça. Cela dit, il y a pas mal de situations atypiques dans cet entre-deux. J'ai fait partie du panel de ces "atypiques" que Vincent Delbos, un étudiant de l'université Paris-Est-Marne-la-Vallée, avait interrogé en 2015 pour son mémoire intitulé : "Les auto-producteurs à l'ère du numérique réinventent-ils le cinéma ?". C'est un document passionnant d'une centaine de pages, dont je possède une copie à disposition.
Je repense à l'instant à une interview de Francis Ford Coppola (Les trois *Parrain, Apocalypse now*...), à qui Hollywood a fait payer cher ses velléités d'indépendance et, évoquant avec nostalgie son adolescence à tourner en 8mm, a avoué : "Quand on aime faire des films, on devrait rester un amateur". Je me console avec cette idée.

Coppola a avoué : "Quand on aime faire des films, on devrait rester un amateur". Je me console avec cette idée là.

L'Ecran ►►

Etes-vous satisfait de la diffusion de vos films ?

Charles Ritter ►►

J'aimerais surtout qu'un jour un de mes films frappe un gros coup dans la cour des grands. Seulement là, il y a beaucoup de monde, avec des personnes intégrées dans les réseaux professionnels. Les festivals "pros" reçoivent des centaines voire des milliers de films où les autoproduits sélectionnés sont rares. Un générique où l'on ne voit pas défiler tous les corps de métier du cinéma, ça prête facilement à la condescendance voire au rejet (même réflexe chez les amateurs face aux génériques "pros" ; chacun semble protéger ses plates-bandes). En plus, la "plateformisation" grandissante des inscriptions (Filmfestplatform, Shortfilmdepot, Filmfreeway...) et les transferts par Internet ont fait exploser l'offre de films.
Je me souviens de l'époque où j'envoyais des cassettes VHS par la Poste, sans même parler de l'époque du super 8, où c'était la bobine de l'original qui partait et revenait dans l'angoisse. J'avais fait un énorme effort, vers 1996, pour diffuser *Miserere*, tourné en Hi8, monté sur U-Matic et copié en cassettes SVHS ou VHS. Le film a connu 31 sélections, été primé 18 fois dont 4 grands prix. C'est assez remarquable pour l'époque. Avec *L'amour*, c'est mon plus gros "succès". Un autre truc qui me touche, c'est que cinq de mes films ont obtenu un prix d'interprétation féminine. C'est parfois grâce aux comédiennes que le résultat dépasse mes espérances : c'est notamment le cas pour Daria Neverova dans *Girlfriend Experience* et Sophie Lewisch dans *Lifelogging*. Il y a bien sûr aussi *Un jour mon Prince viendra*, mon seul scénario écrit pour une comédienne, Marine Azout.

L'Ecran ►►

J'ai eu la chance de lire les trois livres que vous avez écrits. Dans votre recueil d'aphorismes *La fragilité des choses* (Editions Editinter), j'ai relevé cette phrase dans laquelle vous semblez vous définir : "Anarchiste modéré, humaniste sans illusion sur les hommes". C'est comme cela que vous vous voyez ?

Charles Ritter ►►

Je ne sais pas, ce n'est pas à moi d'en juger. Je préfère pour conclure citer cette phrase que je mets en exergue dans *Lettre de motivation* (Editions ABS), tirée du *Livre de l'intranquillité,* de Fernando Pessoa : "La vie nous jette en l'air comme des cailloux. Et nous disons de là-haut : regardez comme je bouge".

Propos recueillis par Didier Bourg

(1) *un jeune producteur qui s'est rapidement désintéressé du film. Charles Ritter raconte le "cauchemar de quatre ans" de cette production sur son site (Cf : Journal 2006-2010, autour de* La volonté de Dieu*). NdlR.*

Le site de l'auteur :
http://ritter.charles.pagesperso-orange.fr

Pierre Orcel, assistant-réalisateur

Un tournage de Charles Ritter, ça se passe comment ?

Pierre Orcel règle la caméra sur Lili Edenn, dans ***Résultats d'exploitations*** (2014)

Ça se passe très bien. C'est avant tout artisanal ! Généralement, je reçois les différentes versions du scénario quelques semaines avant le tournage. Les thèmes choisis par Charles font que depuis quelques années les décors sont souvent des chambres d'hôtel ! L'expérience nous a appris qu'il ne faut pas parler fiction à la direction de l'hôtel. Nous avons convenu que si nous étions amenés à justifier notre activité, nous dirions qu'il s'agit d'une interview. Mais le cas ne s'est pas produit.

Nous constituons une équipe très réduite autour de Charles : une maquilleuse, les comédiens, parfois un(e) assistant(e) et votre serviteur aux postes d'éclairagiste, d'assistant caméra, preneur de son et accessoiriste... Donc entre quatre et six personnes.

La chambre d'hôtel nous fournit le décor et la lumière. Nous pouvons éventuellement rajouter quelques éléments de déco (accessoires, tableau, photos, tissus) et de lumière (mon bi-fluo lumière du jour), mais comme ce n'est pas ce qui nous prend le plus de temps, Charles peut rapidement s'occuper des comédiens. Ses tournages durent souvent entre une demi-journée et deux jours maximum.

Malgré un scénario très précis, très écrit, Charles peut être amené à improviser et retoucher quelques scènes. Il écoute les propositions des comédiens et peut éventuellement les intégrer dans une prise écrite ou supplémentaire. Charles fait incontestablement un cinéma radical, original et sortant des sentiers battus. Il prouve qu'avec très peu de moyens on peut explorer des pistes inconnues. C'est une démarche qui m'est profitable.

Avec quel type de matériel tournez-vous habituellement ?

Charles a une petite caméra Sony. Elle fournit une très belle image en 2K, possède un excellent stabilisateur et tous les automatismes peuvent être débrayés. J'apporte un trépied qui est souvent inutile, les partis pris de mise en scène de Charles demandant souvent une caméra portée très mobile. Elle est vraiment le prolongement de son bras. Nous ne travaillons pas avec un posemètre. Charles confie à la caméra le soin "d'exposer" sauf dans des cas délicats de contre-jour où nous intervenons sur les réglages manuels. Une de mes caméras étant identique à la sienne, il m'arrive de l'emporter en cas de problème.
Me concernant, j'apporte mes lumières... également sous leur forme matérielle. Dans un sac en toile j'apporte mes deux bi-fluo lumière du jour de 255W. Un éclairage tungstène de 300W à lentille de Fresnel me permet parfois de mieux sculpter la lumière. Le réflecteur rond pliable de Charles est très utile. Nous possédons aussi chacun des trépieds articulés Gorillapod pour nos petites lampes de studio Led à piles avec variateur. Tout le matériel lumière cité, avec mon magnétophone numérique Zoom H6, représente moins de 1000 euros à l'achat. La légèreté et le faible encombrement de ce matériel me permettent souvent de venir sur les lieux de tournage par les transports en commun. ■

Lampe Bi-fluo, variateur LED à piles sur un Gorillapod, magnétophone numérique Zoom.
Avec un ou deux trépieds, un casque, une perche, un réflecteur, et une petite boîte à outils : pour un tournage guérilla de Charles Ritter, tout doit tenir dans une valise !

La simplicité des choses (1991), premier film réalisé sur support vidéo (Betacam SP)

Spleen (1975), OVNI cathartique fondateur, tourné à 17 ans avec une Chinon super 8, achetée avec la paie d'un job d'été

Tournage HD de ***Les bienheureux*** (2016)

Caméra 16mm Aaton louée pour ***Veillée de Noël*** (1983)

► ► L'Ecran, trimestriel édité par la Fédération Française de Cinéma et de Vidéo. Le 6B, 6-10 Quai de Seine, 93200 Saint-Denis.
Contact : contact@ffcinevideo.com - Directeur de la publication : J.-C. Michineau ; Rédacteur en chef : D. Bourg.